

2. Théorie de l'ordre

Contenu

2. Théorie de l'ordre	24
2.1 Théorie de l'ordre (Harmologie).....	24
2.2 L'identité dans la logique naturelle.....	26
2.3 Formae per se (connaissances et contenu de la pensée).....	28
2.4 Théorie du modèle.....	29
2.5 Le terme "être"	33
2.6 Théorie des signes.	34
2.7 Similitude et cohérence dans la pensée prémoderne.....	36
2.8 Détection de la valeur tropologique	38
2.9 La notion de collection.....	39
2.10. Ce chapitre résume :	41

2.1 Théorie de l'ordre (Harmologie)

Échantillon bibliographique : S. Augustin (354/430), *De ordine* (De l'ordre ; le premier ouvrage systématique), F. Schmidt, *Ordnungslehre*, Munich/Bâle, 1956 ; J. Royce, *Principes de logique*, 1912-1, 1961-2 ; E.W. Beth, *La philosophie des mathématiques* (De Parménide à Bolzano), Antw./Nijmeg. 1944 (O.c., 102vv. *Mathesis universalis*).

Royce considère la théorie de l'ordre comme la base de sa logique. Schmidt affirme que toute la métaphysique de l'Occident comprend une série de théories de l'ordre "de Platon à Nietzsche" Les mathématiques générales de Beth sont une théorie de l'ordre inspirée du spectacle mathématique développé par J.G. Fichte(1762/1814), philosophe idéaliste allemand, F. Von Schelling (1775/1854), philosophe romantique allemand, et Hegel a été redéfinie dans un sens non mathématique. Mais venons-en au fait.

Théorie de l'ordre logique. Les formes sont centrales, mais en tant que base de l'ordre et de l'arrangement. Pour être compréhensible, nous prenons deux formes d'être bien connues, le carré et le cercle, et nous leur appliquons la méthode comparative. Notons que "comparer" n'est pas "mettre en équation" comme on le pense le plus souvent, mais plutôt "considérer quelque chose en incluant quelque chose d'autre", ce qui est à la fois une similitude ou une différence, une cohérence ou un écart, une vision.

Carré et cercle.

- ***Chacun en soi.*** C'est-à-dire comme coïncidant (= totalement identique) avec lui-même. En soi (ne pas confondre avec "en soi", voir plus loin au point 2.3.), un carré est une figure plane avec quatre côtés égaux et quatre angles droits. En lui-même, un cercle est également une figure plane et le lieu géométrique de tous les points situés à la même distance d'un centre fixe. Ces définitions expriment l'identité totale des deux "formae" géométriques.

- ***Chacun comparé (à part).*** C'est comme partie-identique (analogue). Ils sont semblables l'un à l'autre dans la mesure où ils sont situés dans un plan, ont un centre et une circonférence. Ce sont leurs "propriétés communes" (ou leurs "identités partielles"). Ils diffèrent par les quatre côtés du carré (dont les points distincts sont à des distances inégales du centre) et la circonférence du cercle (dont les points sont à des distances égales du centre). En cela, ils ne sont pas identiques. En conclusion, ils sont en partie identiques, en partie non identiques en tant que forma ou forme d'être et donc analogues ou en partie identiques. Les jugements qui expriment cela ne sont plus des définitions (comme dans le cas de l'identité totale) mais des jugements analogiques comme par exemple : "Le carré et le cercle présentent tous deux un plan, un centre, une circonférence mais les deux circonférences diffèrent géométriquement".

- ***Chacun a comparé (à l'unisson).*** Il s'agit d'un "cercle carré". En tant que tout, c'est-à-dire en tant que totalement identiques à eux-mêmes, ils n'existent et ne sont donc concevables que s'ils sont "tenus à l'écart". La même forme géométrique ou forme d'être ne peut pas avoir "simultanément" dans le même plan une circonférence à distance égale (cercle) et inégale (carré) du centre. Le jugement qui exprime cette existence simultanée n'est alors ni une définition (les deux en soi) ni un jugement analogique (les deux à part) mais un jugement contradictoire ("incohérent") impliquant une contradiction interne. Ce qui ne peut exister (et être pensé) que séparément ne peut pas exister ensemble ! On appelle un tel jugement "incongru" ou "absurde", "non-sens". Il s'agit ici d'une non-identité totale, comprise comme l'existence et la pensée séparée de tout en tant que tout.

Identique. La logique naturelle pense les formae en termes d'identité totale avec elle-même (définition), d'identité partielle d'une forma avec une autre forma (jugements analogiques) ou de non-identité totale d'une forma avec une autre forma (jugements inconcevables, absurdes ou incongrus). Pour l'anecdote, ce dernier type de jugement joue un rôle dans les preuves mathématiques "par l'incongru" ou "par l'absurde" dans le temps.

Relation. Une relation représente soit une analogie (identité partielle) - similitude / cohérence - soit une non-identité totale (contradiction). Dans la logique naturelle, une relation n'existe qu'entre des données qui se composent les unes des autres. Le terme "relation réflexive" est une figure de style. Rien de plus. Car une forme ou un contenu de pensée et de

connaissance coïncide totalement avec lui-même et est imperméable à toute autre division en tant qu'identité totale.

Il apparaît immédiatement que la logique naturelle, bien qu'identitaire (travaillant avec l'identité totale, l'identité partielle et la non-identité totale), attribue une place importante aux relations. Ce dont ne se rendent pas toujours compte ceux qui les confondent avec la logistique.

2.2 L'identité dans la logique naturelle.

Exemple bibliographique : G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung* (Stuttgart, 1962). En bref, le concept d'identité de Jacoby se résume à "ce qui coïncide soit avec soi-même (identité totale), soit avec autre chose (identité partielle)".

Critique. D. Hilbert-E. Ackermann dans *Grundzüge der theoretischen Logik*, Berlin, 1938-2, affirme que "x est identique à y dans la mesure où toute expression qui convient à x convient également à y et vice versa". L'identité de "s'adapter à" x et y est une application de la notion générale d'identité qui est présupposée mais non définie. H. Reichenbach, *Der Aufstieg der wissenschaftlichen Philosophie*, Berlin, 1953, dit : "Identique signifie égal à soi-même. On ne peut être égal qu'à quelque chose d'autre, pas à soi-même. Ce type de similitude place lui-même le concept général d'identité au premier plan. J. Hoffmeister, *Wörterbuch der philosophischen Begriffe*, Hambourg, 1955-2, affirme : "Si deux noms signifient la même chose, il y a identité". Le terme "même" n'est qu'un autre mot pour "identique". En d'autres termes, après cette définition, la question se pose de savoir ce qu'est le "même". On ne définit que des dérivations de l'"identité" (on ne voit pas ce qui est demandé).

La logique comme support de l'identité et de ses variantes. C. Twisten *Die Logik, Schleswig*, 1926 (première édition en 1825) construit une logique basée sur le concept d'identité. B. von Brandenstein, *Grundlegung der Philosophie*, I, Halle, 1926, et B. von Freytag, *Logik (Ihr System und ihr Verhältnis zur Logistik)*, Stuttgart, 1961-3, font de même.

Dent. L'élément central de la logique naturelle n'est pas le mot ou le terme, mais le fait auquel le mot ou le terme se réfère, appelé "circonstance" ou "forma". Une circonstance existe donc avant même que nous en soyons conscients. Elle est "sans sujet" (séparée de tout sujet) et, en ce sens, "objective".

Un terme n'est pas la même chose qu'un mot. Par exemple, on peut parler de "filles" ou d'"enfants de sexe féminin" : il s'agit du même terme exprimé en un mot (terme 1) ou en cinq mots (terme 2).

- Modèle. GG : cette fleur ici et maintenant. La présence ou l'être donné de cette fleur est saisi par le sujet conscient comme une actualité dans ce que l'on appelle une "rencontre" (d'un sujet avec cette fleur). L'être donné immédiat de cette fleur est exprimé - ce n'est que maintenant que vient le terme - par exemple dans "Cette fleur" ou "Cette fleur ici". Ces deux expressions renvoient à l'identité totale (de cette fleur avec elle-même).

Le traitement subjectif de l'acte va plus loin lorsque le sujet dit : "Ceci est une fleur" car cela situe cette fleur singulière ici et maintenant dans la collection des "fleurs" (dont elle est un spécimen : "une" fleur). L'expression "Ceci est une fleur" fait donc référence à son identité partielle en tant que membre d'un ensemble avec les autres membres de cet ensemble. Cette "identité partielle" est appelée "propriété commune" en mathématiques. Elle est "commune" dans la mesure où elle est identique dans tous les cas. Le terme "commun" présuppose un type d'"identité".

- Modèle. À un stade ultérieur du traitement du tome, le sujet dit : "Cette fleur est jaune. Ce n'est pas étonnant car en regardant de plus près, on s'aperçoit que toutes les fleurs de cet ajonc sont jaunes". Note : "Cette fleur est jaune" est l'étape du jugement. Mais l'ajout "Pas étonnant parce que (...) toutes les fleurs de cet ajonc sont jaunes" indique l'étape de traitement par le sujet à travers le "raisonnement". Ceci est précisé par le sous-terme "parce que". Le sujet pourrait tout aussi bien dire : "Si toutes les fleurs de ce genêt sont jaunes et que cette fleur est l'une d'entre elles, alors elle est (nécessairement) jaune". Ce qu'on appelle la "déduction". On distingue les trois étapes successives du raisonnement : la compréhension, puis le jugement, enfin le raisonnement. Nous y reviendrons en détail.

Logique conceptuelle. Ce terme est pléonastique - le mot "logique" présuppose déjà la présence de "concepts" - comme en témoigne notre analyse de l'acte ou de la forme, et des réactions subjectives à cet acte.

Une "attribution" est un "concept" formulé par un sujet dans un terme, dont les jugements sur l'attribution, d'une part, et le raisonnement à travers ces jugements sur l'attribution, d'autre part, sont les deux types de mots logiquement significatifs.

Dans tout cela, la saisie de l'identité de l'événement (ou de l'événement dans son identité) avec lui-même (son "être") et de ses identités partielles avec le reste de la réalité est la base incontestable. La "compréhension" (comprendre, saisir) de celle-ci permet d'articuler des

termes, des jugements et des raisonnements. La logique, comme nous l'avons déjà mentionné, place l'identité et ses variantes (complète, partielle et niée) au centre. C'est son "être".

2.3 *Formae per se (connaissances et contenu de la pensée)*

On ne confond pas avec ce qui a été appelé "formae in itself" ci-dessus.

Objectif : M. Apel. *Philosophisches Wörterbuch*, Berlin. 1948-2, 170, définit "objectif comme matière du fait" (ce qui ressemble ou est lié au fait ou à la chose elle-même). Appliqué ici : les concepts, les jugements, les raisonnements - les trois formae distinguées - sont là en eux-mêmes. C'est-à-dire qu'elles sont indépendantes de notre esprit qui s'y consacre. Pour reprendre le vieux penseur grec Parménide d'Élée (-540/...) : dans la logique naturelle, c'est-à-dire objective, elles se produisent "selon elles-mêmes" (et non selon nous, c'est-à-dire selon moi ou toi ou qui que ce soit d'autre en tant que sujet).

Modèle. Prenons l'affirmation "Le carré rond existe".

- **1.1.** La pensée intérieure (évoquée avec le mot intérieur) peut faire cela : nous marmonnons dans notre âme de telles absurdités comme si elles existaient pour quelque chose d'hebdomadaire, d'objectif, en dehors de notre esprit marmonnant et "en soi".

- **1.2.** Extérieurement, que ce soit dit (signe verbal) ou écrit (signe d'écriture), cela peut être parce que les sons de nos mots - "le carré rond existe" - se répercutent comme s'il s'agissait d'une phrase vraie, c'est-à-dire objective, et que le papier de cette page - que vous, lecteur(s), êtes en train de lire - supporte une contradiction (contradiction interne) sans le moindre regard,

- **2.** Mais ce n'est pas possible en soi ! Pour ces formes géométriques - le carré circulaire devrait être à la fois à la même distance (circulaire) et non à la même distance (carrée) de son centre. Ce qui n'est pas possible puisque cela implique une contradiction interne : en soi, un carré circulaire n'est rien, absolument rien.

La **logique**. La pensée n'est donc pas une question de mots intérieurs, parlés ou écrits, mais d'esprit incorporel qui ne tolère pas la contradiction objective, alors que le langage (les mots) sans l'esprit ne perçoit même pas le problème de l'absurdité.

Déviations :

- Le psychologisme logique ne s'intéresse qu'aux actes mentaux que sont les concepts, les jugements et les raisonnements.

- Le sociologisme logique ne s'intéresse qu'au fait que ces phénomènes mentaux sont le produit de groupes. Ces unilatéralités sauvent la vérité mais tant qu'elles ne s'intéressent pas à ce qui est objectif dans les produits mentaux ou sociaux, elles font de la psychologie ou de la sociologie mais ne sont pas à la hauteur de la logique.

- Physique logique. Échantillon bibliographique : M. Kistler. Le physicalisme, in : O. Houdé e.a., *Vocabulaire des sciences cognitives (Neurosciences, psychologie, intelligence artificielle, linguistique et philosophie)*, PUF, 1995, 309s... Le physicalisme est une sorte d'ontologie (théorie relative à la réalité) qui accorde une attention exclusive à tout ce qui est physique. De l'aveu même de l'auteur, il existe des types de physicalisme (fonctionnalisme, monisme anomal, épiphénoménisme, éliminativisme), que nous n'aborderons pas plus avant ici. Rappelons qu'il existe un physicalisme réductionniste qui réduit idéologiquement ("réduit") toute réalité à la réalité physique, et un physicalisme "ouvert", non réductionniste, qui est simplement méthodique et n'exclut pas les réalités non physiques. En effet, on peut considérer les données logiques dans la mesure où elles peuvent être physiquement établies (et expliquées). Ainsi, les concepts parlés ou écrits, les jugements, les raisonnements sont physiquement observables et peuvent donc faire l'objet d'une attention physique. Mais la question de savoir si cela permet de rendre justice à la connaissance objective et au contenu de la pensée associés à ces données physiquement observables n'est pas encore universellement acceptée ni prouvée.

- Le neuroscientisme logique. Échantillon bibliographique : O. Houdé / B. Mazoyer / N. Tourio-Mazoyer, *Cerveau et psychologie (Introduction à l'imagerie cérébrale et fonctionnelle)*. PUF, 2002, 547/582 (*Le raisonnement logique*). - Le raisonnement déductif et inductif peut être étudié scientifiquement sur le plan cérébral, du moins dans la mesure où (outre les phénomènes purement physiques) les phénomènes biologiques (y compris les opérations cérébrales concernant) sont liés aux concepts, aux jugements et au raisonnement. Mais étudier quelque chose par le biais de ce qui est lié à cette chose n'est pas encore une étude directe de cette chose elle-même. La question de savoir si les opérations logiques sont directement accessibles via les opérations cérébrales connexes est très discutable.

2.4 Théorie du modèle

Bibl. st : K. Bertels / D. Nauta. *Introduction à la notion de modèle*, Bussum. 1969 ; P. Nouvel, dir., *Enquête sur le concept de modèle*, PUF, 2002. Définir : "Une chose, si grâce à la ressemblance ou à la cohérence elle fournit une vérité ('information') sur quelque chose d'autre, alors cette chose est 'un modèle' de cet autre appelé l'original'. L'original demande la vérité, le modèle la fournit. On distingue trois grands types de modèles : le modèle total, les modèles partiels et le contre-modèle.

- **1. Modèle total.** Toute vraie définition est le modèle total du défini (qui est définissable) parce que la similitude entre les deux est générale. Par exemple, il existe une similitude générale entre "le cercle" d'une part et "le lieu géométrique de tous les points situés à la même distance d'un centre fixe" d'autre part.

- **2. Modèles partiels.** - Le modèle analogique est double.

2.1 "Johnny est le coq des enfants". Il existe une proportionnalité entre deux sous-ensembles. De même que le coq est lié aux poules, Johnny est liée aux enfants, c'est-à-dire qu'elle est le précurseur. Ce modèle analogique est également appelé "analogie proportionnelle".

(1) Comparatif : "Comme le coq se tient devant les poules, Johnny se tient devant les enfants". Théorie du modèle : le coq est l'original qui demande la vérité ; le "coq au premier plan" est le modèle qui la fournit.

(2) Métaphore. Une comparaison, une fois abrégée (ce qui indique une économie de langage), devient un "trope" et ici une métaphore ou un modèle de similarité. Le chef de file est à la fois une caractéristique commune (= identité partielle). Le trope identifie donc les deux sous un même point de vue : aller devant. Il y a analogie distributive. Le trait "aller devant" est distribué et à propos du coq et à propos de Johnny. Ils appartiennent donc tous deux au même ensemble (compréhension distributive) en vertu d'une analogie métaphorique ou d'une analogie de similarité.

- **2.2. "Là où il y a de la fumée, il y a du feu".** Il existe une proportionnalité entre deux parties d'un tout. De même qu'une cause est liée à un effet, le feu est lié à la fumée. Autre nom pour ce modèle : "analogie attributive".

(1) Comparativement : "Comme la cause est liée à l'effet, le feu est lié à la fumée". Théorie du modèle : le feu est l'original qui demande la vérité ; la fumée est le modèle qui la fournit.

(2) Métonymie : Une équation, une fois abrégée (économie de langage), devient trope et ici comme métonymie ou modèle de cohérence. En effet, la fumée ne ressemble pas au feu mais lui est apparentée et fournit donc des informations sur le feu. Tout comme dans un triangle, un angle fournit des informations sur le côté opposé (cf. 6.9). La propriété commune du feu et de la fumée est de former un tout ensemble ("le feu qui fume engendre"). Ils appartiennent au même système (ensemble, système). Le trope identifie donc les deux sous ce seul point de vue. Il y a analogie collective. Le feu et la fumée partagent la même propriété conjointement (et non chacun séparément comme dans le recueil). Le feu et la fumée ne se ressemblent pas mais s'associent comme appartenant à un même ensemble (concept collectif) en vertu d'une analogie métonymique ou d'une analogie de cohérence.

- 3. Contre-modèle. Jantje n'est pas sans plus de coq ; le feu n'est pas sans plus de fumée. Les identifier tous ensemble dépasserait le trope et constituerait une contradiction. En tant que tout, ils existent séparément, pas en un seul !

Être" . "Jean est ..." ou "le feu est ...". Le terme "être" au sens de la théorie des modèles est soit une identité totale (dans la définition), soit une identité partielle (dans les tropes), soit une contradiction (dans le contre-modèle). L'"être" n'est donc pas simplement pluriel mais identitaire d'une triple manière.

Note : La synecdoque est soit une analogie de similitude (L'officier : "Un soldat est toujours à l'heure !": un exemplaire représente l'ensemble, "les soldats"), soit une analogie de cohérence (L'employé : "La barbe est là" : une partie, la barbe, représente l'ensemble, par exemple le patron). Encore une fois, cette économie de langage ("Ce qui peut être dit avec moins de mots n'est pas dit avec plus de mots") qui s'oppose à la comparaison complète du trope.

Note : Certains termes présentent une analogie à la fois métaphorique et métonymique. Ainsi, "chasseur de jupes". Les jupes ne ressemblent pas aux femmes mais sont liées à elles (métonymie). Le chasseur ressemble à celui qui "chasse" les femmes (métaphore). Cohérence et ressemblance ! La logique, si elle est naturelle, est tout à fait à l'aise dans les relations mais sur une base identitaire (c'est-à-dire triple (totale / partielle (analogique) / pas du tout)). Les modèles et les tropes sont ses "éléments".

Distinction entre métaphore / métonymie et synecdoque.

Les deux tropes reposent sur l'analogie (identité partielle). Les exemples fournis par les manuels semblent mettre en avant les distinctions suivantes : la métaphore et la métonymie représentent l'analogie entre les spécimens d'une collection entre eux et entre les parties d'un système (ensemble) entre elles également, tandis que les deux types de synecdoque trahissent l'analogie entre le spécimen et la collection et entre la partie et l'ensemble. Les explications théoriques nous obligent à dire "semblent", car l'absence de théorie claire se reflète dans les exemples non clarifiés.

La base proportionnelle montre la différence.

De même qu'un ou plusieurs spécimens correspondent à un ou plusieurs autres spécimens de la même collection, par exemple le Yankee correspond aux enfants et le coq aux poules.

De même qu'une ou plusieurs parties s'opposent à une ou plusieurs autres parties du même système, le feu s'oppose à la fumée.

Mais notez les synecdoques. De même qu'un ou plusieurs spécimens représentent leur collection (universelle), de même, par exemple, un soldat représente tous les soldats.

Conséquence : l'officier dit à un retardataire : "Les soldats ne sont jamais en retard". Il dit "soldats" (tous) mais parle de ce soldat. En vertu de l'analogie de la parabole. Il s'agit d'une synecdoque métaphorique.

De même qu'une ou plusieurs parties se rapportent à leur ensemble (système, système), de même, par exemple, la barbe se rapporte à l'homme tout entier. Conséquence : un employé voit arriver le patron et dit : "La barbe est là". L'employé dit "la barbe" mais veut dire le patron (entier). En vertu de l'analogie de cohérence (la barbe ne ressemble pas au patron mais lui est liée). Il s'agit d'une synecdoque métonymique.

Le couple "dit / signifie" est représenté par le terme "syn.ec.doche", co-sens ou co-sens. Le discours synécdochique suggère donc ce que l'on ne dit pas, on l'insinue en vertu de la similitude ou de la cohérence (identité partielle, analogie), concepts de base déjà très présents dans l'esprit des enfants.

Remarque. Les synecdoques se produisent aussi à l'envers : à tous les soldats présents, l'officier dit : "Un soldat ici n'est jamais en retard" (où tous sont signifiés). Ou par métonymie : "Cet abri hospitalier" (où toute la maison est visée) peut aussi se lire "Cette maison hospitalière" (où le propriétaire signifie "abriter").

Remarque. Exemple bibliographique : A. Benmakhlouf, *Analogie*, in : D. Lecourt, *Dict. historique et philosophique des sciences*, PUF, 1999, 32/36. L'auteur conclut l'article en notant que l'analogie est "un concept difficile à formaliser". Tout d'abord, est-il possible de la formaliser sans s'appuyer sur la logique naturelle en la matière ? Aristote est cité, bien sûr.

1. L'analogie proportionnelle (métaphorique) (*Topica* 1 : 17 : 108, a7), décrite comme " $a/b = c/d$ ".

2. L'analogie attributive, "participative" (métonymique) est beaucoup moins bonne. Aristote limite les exemples aux relations entre la substance et ses accidents (traités séparément). Ce en quoi Benmakhlouf oublie que le concept concerne toutes les relations (au-

delà des catégories). Il parle de "connexions de phénomènes" et de "modèle" sans mettre en avant les concepts naturels - logiques de base. Ce qui conduit à des réflexions confuses.

Élargissement considérable des connaissances. Benmakhlouf parle du raisonnement analogique et de sa valeur probante. Le fait de dire à quelqu'un qui veut entendre parler de Dieu que "Dieu est le créateur", dit à quelqu'un qui veut entendre parler de Dieu, présuppose que quelqu'un (le locuteur lui-même, l'auditeur) sait par expérience directe ce qu'est la "création". Le locuteur doit d'abord savoir par expérience directe ce qu'est Dieu, sinon ce qu'il affirme reste en suspens. Tout discours analogique, pour être réel, repose sur la connaissance directe des deux termes de la comparaison. Ainsi, si je veux dire quelque chose sur la conscience raisonnante en termes d'opérations cérébrales, cela présuppose que je sache d'abord ce qu'est la "conscience raisonnante", ce que sont les "opérations cérébrales" et quel est le lien exact entre les deux termes de l'équation. Si l'un des termes est un point aveugle, alors je parle dans le vide.

2.5 Le terme "être"

Critique. I.Kant (1724/1804), L. Coutural (1868/1914), G. Frege (1848/1925), B. Russell (1872/1979) et d'autres ont critiqué le concept d'être. De même, I.M. Bochenski .Dans son ouvrage intitulé *Philosophical methods in modern science*, Utr. / Antw., 1961, 61, I.M. Bochenski écrit : "La plupart des mots de la langue courante sont très ambigus. Par exemple, le mot "est" a au moins une douzaine de significations différentes. Il convient donc de remplacer ces mots par des symboles artificiels mais non ambigus". Voilà pour le premier fait. Un deuxième fait est que tous les critiques - Bochenski entre autres - écrivent des livres en langage courant dans lesquels le terme "être" est régulièrement utilisé - entre autres pour expliquer des textes mathématiques et logistiques dans lesquels des termes exacts sont inévitables - qui sont pourtant parfaitement intelligibles sans ambiguïté ! La question posée est la suivante : "Comment comprendre cette contradiction - utilisation critique et en même temps très utile ?

Sont.

L'être, l'être en tant que totalité de la réalité sont des noms qui posent peu de problèmes (question d'accord sur le sens).

2. Les problèmes d'ordre verbal commencent.

a. "Tout ce qui est, est". Le mot "est" signifie clairement "existe", "se rencontre". C'est le sens de l'existence.

b. "Tout ce qui est ainsi est ainsi". Copulativement (utilisé comme verbe de liaison), "is", ici avec "so" qui désigne l'être, forme un terme qui a un sens essentiellement descriptif. Et ce, dans trois sens principaux :

1. identité totale d'une chose avec elle-même (modèle total, comme dans la définition),
2. identité partielle d'une chose avec une autre (modèle partiel), c'est-à-dire langage analogique,
3. la non-identité totale de quelque chose avec quelque chose d'autre (contre-modèle), comme dans une contradiction.

Conclusion : utilisation identitaire.

Sa propre "akribeia", la précision du langage familier. Il suffit pour s'en convaincre de constater que les critiques susmentionnés commettent des textes qui présentent beaucoup d'"akribe". Mais ce n'est pas tout : dans leurs critiques, les logiciens isolent par exemple le terme "est" de tout contexte. Ainsi, R. Blanché, *Introduction à la logique contemporaine*, Paris, 1957, 17 : "La copule 'est' présente une multiplicité de significations. Ainsi l'appartenance d'un proverbe à un sujet dans "Pieter est un homme" et l'appartenance d'un individu à une classe dans "Pieter est un homme". Ainsi l'implication d'un dicton par un sujet dans "Les artistes sont sensibles" et l'inclusion d'une classe dans une classe dans "Les mammifères sont des vertébrés". Ainsi l'équivalence sous la forme affirmée dans "Paris est la capitale de la France" et sous la forme d'une définition exprimée dans "Le cercle est le lieu géométrique des points qui sont à la même distance d'un centre fixe".

Abaisser ainsi la langue de circulation n'est qu'une projection : Blanché prétend que la langue familière est une langue exacte et exige d'elle ce qu'il doit exiger d'un texte logistique ! Si l'on replace les expressions qu'il mentionne dans le contexte réel où elles sont prononcées dans la vie, elles perdent leur polyvalence. Elles la perdent cependant dans le livre de Blanché dans lequel il utilise un langage familier tout au long de l'ouvrage ! Il ne faut pas confondre les deux usages du langage, le langage familier et le langage mathématique-logistique ! Ils ont chacun leur type de précision. Et notez que le "contexte" du langage familier est double : le texte qui précède et qui suit les phrases qu'il cite, et la situation générale de la vie dans laquelle ces phrases sont prononcées. Sortir un texte de son contexte, c'est le soumettre à l'arbitraire.

2.6 Théorie des signes.

En guise d'introduction. Une carte est un signe qui renvoie à un paysage. Un panneau indicateur est également un panneau qui fait référence à un paysage. Quelle est la différence en ce qui concerne la "référence" ? Attardons-nous un instant sur ce point, car tous deux apportent la vérité et sont donc des "modèles" de leur original, le paysage. Lorsque nous

voyageons, par exemple dans le sud de la France, nous regardons la carte comme si elle était, en un sens (c'est-à-dire par analogie), le paysage lui-même : à travers ces "signes", nous voyons le "signifié". Et pourtant, quelle distance entre le signe et le signifié !

Définition. Quelque chose qui, en vertu de sa similarité ou de sa cohérence, fait référence à quelque chose d'autre, est alors un signe (modèle fournissant des informations) de cette autre chose (sa demande d'information initiale). C'est le cœur de toute la sémantique (théorie des signes).

Typologie. Allez savoir.

1. Ressemblance. Un portrait, un tableau : - ce sont des signes en vertu de la ressemblance (comme la carte de tout à l'heure). Signe et signifié sont des copies du même ensemble.

2. Cohérence. Le rapport "partie / tout" constitue ici la base. Il est multiple. Comme la cause est l'effet, le feu est la fumée (et le feu est le signe de la fumée et vice versa). Comme le moyen à la fin, la charrue correspond à la culture (et en est le signe). Comme le symptôme correspond à la maladie, par exemple une forte fièvre correspond à une grippe sévère (et cette fièvre est le signe d'une maladie). Mais la corrélation peut se limiter à la pure simultanéité : par exemple, l'arrivée des hirondelles dans nos régions est un "signe" de printemps. Et un vêtement noir peut être un "signe" de deuil.

- **Signes naturels et non naturels.** Un signal, un mot de passe, ce sont des signes convenus. Tout comme la tenue noire de tout à l'heure est un signe de deuil socialement accepté. Le lien - la similitude et surtout la cohérence - est là mais en vertu de la volonté humaine. Un signe peut être associatif. Lorsqu'une mère remarque un jeune homme d'une vingtaine d'années, elle pense facilement à son fils d'une vingtaine d'années en vertu de la similitude. Un mouchoir parfumé rappelle à un amoureux sa fiancée qui le lui a offert. En vertu de la cohérence. Les livres d'algèbre et de logique sont pleins de symboles qui sont des signes de concepts en vertu d'une convention qui a créé une cohérence entre le signe matériel sur le papier et un certain concept.

- **Signe non ambigu ou ambigu.** Une tache de sang renvoie à une blessure ou à un coup de lune. Mais déjà le pluriel ("ou une blessure ou un coup de lune") montre que plus d'une interprétation d'une "tache de sang" est possible. Et si c'est un signe de blessure, de quelle blessure s'agit-il ? Dans l'Évangile de Marcus (13:22), Jésus dit Il y aura de faux Christs et de faux prophètes qui feront des signes ("sêmeia") et des miracles ("terata") pour tromper les élus, si possible". Jésus indique clairement les significations possibles des "signes" (d'une puissance extra- ou surnaturelle) et des "miracles" (des choses inhabituelles mais

impressionnantes qui témoignent de quelque chose de supérieur) et conseille aux chrétiens de ne pas être naïfs en la matière.

- **Signe et réalité.** On entend plus souvent : "Un signe n'est pas la réalité".

Attention : ceux qui parlent ainsi parlent un langage conversationnel. Le langage ontologique appelle un signe une sorte de réalité dans le sens de "pas - rien mais quelque chose". En effet, si le signe n'était absolument rien, il ne pourrait avoir ni ressemblance ni lien avec quoi que ce soit d'autre.

- **Syntaxe et pragmatique.** Les signes d'addition et de soustraction "+" et "-" sont des signes qui relient d'autres signes, par exemple des nombres. En eux-mêmes, ils sont incomplets, mais situés entre des nombres, ils "signifient" pleinement ce qu'ils sont, des signes syntaxiques (de connexion). "Il arrive !" peut être un signal pour attaquer quelqu'un, par exemple. Cette phrase est à la fois une observation et un signal, c'est-à-dire un signe avec une intention, une orientation vers un résultat. Ce deuxième aspect en fait un signe "pragmatique" (orienté vers le résultat).

- **Signe métaphorique et métonymique.** C'est simple : si signe de similitude, alors signe métaphorique ; si signe de cohérence, alors signe métonymique. Par exemple, une carte est un signe métaphorique du paysage et le panneau indicateur est un signe métonymique.

2.7 Similitude et cohérence dans la pensée prémoderne

Exemple bibliographique : G. Welter *Les croyances primitives et leurs survivances*, Paris, 1950, 72ss . L'auteur mentionne L. Lévy-Bruhl (1857/1939) ; *La mentalité primitive* (1922) qui, après une étude plus approfondie, ne rejette plus la mentalité prémoderne comme "prélogique" : les prémodernes raisonnent comme nous, mais à partir d'axiomes partiellement différents.

Dynamisme (manaïsme). L'un des principaux axiomes des primitifs est le suivant : "Tout ce qui est réel est porteur d'une force vitale". En grec ancien, "dunamis", en latin "virtus". Dans la Bible, "ruah" (= esprit). Dans le langage moderne, le terme "fluide" représente l'étincelant, le subtil de cette force vitale qui navigue à travers tout. Le "manaïsme" vient de "mana", chargé de force vitale. Cf. G. van der Leeuw, *Phänomenologie der Religion*, Tübingen, 1956-2, 3/9 (Power).

- **La magie.** La magie et le tabou sont deux applications du dynamisme. En agissant par magie, on prend l'initiative d'atteindre un certain but par le biais d'une matière fine. La magie consiste à agir avec de la fine poussière sur la fine poussière de quelque chose d'autre. La poussière glacée peut être manipulée par la concentration de la pensée. En observant un tabou, on essaie d'éviter ou de contrecarrer une force vitale nuisible.

- **Similitude et cohérence.** Échantillon bibliographique : J. Frazer (1854/1941 ; *The Golden Bough* (1890)) soutient que la magie et l'évitement fonctionnent toujours par contact matériel glacé ou fin (= fluide). C'est ce qu'il appelle la "sympathie". Grâce à l'effort et au sacrifice, les choses et leurs processus agissent sur un point précis, même à distance, par le biais d'un contact matériel glacial. Frazer voit cela se produire de deux manières.

- **Remarque.** L'évitement (tabouisme), comme mentionné plus haut, consiste à s'opposer à une force vitale perçue comme nuisible. Ainsi, pendant que son mari est à la chasse, la femme ne se montre pas à un voisin pour "éviter" qu'à travers elle, le dynamisme de son mari, la force vitale qui apporte le bonheur de la chasse, soit affaiblie. Le voisin est "tabou", il doit être évité pendant la période de chasse. En effet, la force vitale du voisin peut nuire au bonheur de la chasse par un contact ténu.

- **Ressemblance.** Sympathie, comprendre : contact fluide, peut être provoqué, causé par la similitude. En latin : "Similia similibus", le semblable par le semblable. C'est ce qui donne la magie "imitative". Une femme stérile fabrique une poupée représentant le bébé qu'elle désire, lui donne une tétée rituelle comme si le bébé était déjà là (ce que l'on appelle aujourd'hui la "pensée positive"). Cet effort ou ce sacrifice influe sur la fertilité dans la sphère raréfiée, de sorte qu'un enfant vient. La poupée ressemble au bébé et, précisément à cause de cela, la sympathie ou le contact avec le bébé à recevoir se produit. De cette manière, l'image ne fait qu'un (éthéré) avec la personne représentée. À l'époque, à Java, lorsque les plants de riz fleurissaient, le fermier et sa femme avaient des rapports sexuels dans la rizière pour montrer aux plants de riz - c'est-à-dire à leurs esprits de fertilité - un modèle de fécondation. Cet effort de parabole permet d'établir un contact à un niveau élevé auquel répondent les esprits en question. On tambourine sur un chaudron pour imiter le bruit du tonnerre. Cet effort ou sacrifice déclenche un effet dans l'origine raréfiée de l'orage désiré avec une pluie fertile.

- **Cohérence.** La sympathie peut être travaillée par le biais de quelque chose en rapport avec l'intention. C'est ce qui donne la magie du contact. Une femme stérile emprunte les vêtements d'une voisine riche en enfants - des vêtements chargés de la force vitale riche en enfants de cette voisine - les met et s'approprie une partie de la force vitale de la voisine. Cet effort entre en contact avec le principe ténu d'un futur bébé.

- **La magie noire.** Noir" signifie ici "sans scrupules". On frotte l'organe malade d'une personne avec un paquet d'herbes (qui absorbent le principe matériel maléfique de la maladie par contact) pour placer ces herbes maléfiques sur la voie publique de telle sorte que quiconque passe par là (marche dessus (contact physique)), absorbe le principe matériel maléfique de la maladie : on transfère ainsi la maladie à une victime. Il s'agit d'une forme de tirage au sort. Le bouc émissaire que les Israélites ont conduit dans le désert, chargé de leurs péchés, est un exemple d'un tel "transfert" à un animal. C'est ainsi que l'on s'empare de la mèche de cheveux de quelqu'un qui continue à maintenir un contact ténu même en dehors de la personne, afin d'agir par sa force vitale sur la personne à qui appartenait la mèche de cheveux, c'est-à-dire sur la force vitale de cette personne.

Conclusion. La similitude et la cohérence sont des concepts de base, même pour les prémodernes.

2.8 Détection de la valeur tropologique

Échantillon bibliographique Th. Ribot, *La psychologie des sentiments*, Paris, 1917-10, 171/182 (*Les sentiments et l'association des idées*). - Ribot (1839/1916) était un psychologue expérimental et un philosophe. Le petit chapitre cité maintenant montre comment nos esprits (comprendre esprit/raison, appréhension des valeurs et volition), surtout maintenant vu comme appréhension des valeurs, apprécie quelque chose y compris quelque chose d'autre en vertu de la similarité ou de l'association.

- **Définition.** A, si A (modèle), en vertu de sa similitude ou de sa cohérence, suscite une réaction instinctive comme si A, B (original) l'était, alors A est une association de B.

- Association. - Si quelque chose pense à quelque chose d'autre, cette autre chose est une association de cette chose. Ribot remplace "penser à quelque chose" par "apprécier", "réagir émotionnellement".

- **1. Appréciation métaphorique.** Pour un jeune homme, s'il ressemble à son fils bien-aimé, par exemple s'il a le même âge, la mère ressent en elle la même chose, ou du moins un sentiment de sympathie très proche, comme s'il s'agissait de son propre fils.

- Trope. La troupe est une référence. Une sorte de piste secrète va du jeune homme remarqué au fils de la mère, fils qui n'est justement pas physiquement présent. Dans le marqué, c'est en quelque sorte son propre fils qui est "présent". Le marqué est une parabole - ou un signe métaphorique.

- **2. *Appréciation métonymique.*** Un amant fort en amour - selon de plus en plus Ribot - éprouve passionnément un sentiment érotique pour la personne de sa "bien-aimée". Conséquence : s'il voit ou pense simplement à ses vêtements, à sa maison, à ses meubles, alors, en vertu de la cohérence, il transfère son éros à "tout ce qui est à elle". Il éprouve le même sentiment, ou du moins un sentiment analogue, que si la bien-aimée elle-même était présente. Remarque : ce que l'on appelle le "fétichisme" découle quelque part du même mécanisme psychologique.

- Trope. Dans le présent qui est "le sien", l'absent - ou plutôt l'absent aimé - émerge. Ce qui est présent d'elle, c'est le signe cohésif ou métonymique. Encore une fois, cette mystérieuse "trace" du présent à l'absent.

- Sentiment d'identification. Tout le monde sait ce que Ribot Ribot. Après tout, ils le vivent eux-mêmes spontanément. La psychologie de masse est fréquente. Il suffit de penser aux manifestations au cours desquelles, par exemple, des Irakiens brûlent le drapeau américain pour des raisons de cohérence - le drapeau ne ressemble pas aux États-Unis mais y est apparenté - ou déchirent le portrait du président américain pour des raisons de ressemblance. Pendant ce temps, l'homme affecté par le trope sait très bien qu'il existe une distinction, voire un fossé, entre ce qui est brûlé et ce qui est déchiré. Pourtant, il s'identifie. L'identification est ancrée en nous.

- Transfert. Ribot parle de : "transfert par ressemblance" / "transfert par contiguïté". C'est le "transfert par ressemblance / transfert par contiguïté". Tous les chercheurs en sciences humaines, tous les psychologues connaissent ce phénomène très fréquent de l'esprit. Avec parfois les problèmes qui lui sont inhérents. Ce que l'on appelle parfois affectueusement "la psychologie de l'association", a eu un passé, a encore un présent et a certainement beaucoup d'avenir.

2.9 *La notion de collection.*

Depuis que Georg Cantor (1845/1918), mathématicien allemand, a défini le terme "ensemble" comme "des éléments (données de toute nature) dans la mesure où ils présentent une ou plusieurs propriétés communes". Cette définition a été contestée suite au paradoxe de Russell (sur lequel nous ne reviendrons pas). Cela relève également de la logique (logique formalisée).

Notre base en la matière est le concept d'"être" en tant qu'élément de l'ensemble de tout ce qui est. Dans les cercles ontologiques, cet ensemble est également appelé "être". On peut donc dire qu'un être ou quelque chose est un élément de l'être. En d'autres termes, tout ce qui

est, que ce soit quelque chose ou non - rien, est un élément de l'être ou de l'ensemble de la réalité.

- Faux raisonnement. Un sophisme est un raisonnement faux, trompeur. Dans les milieux logistiques, on l'appelle un sophisme. - Un exemple : Eubulides de Milet (-380/- 320) nous a laissé ce qui suit.

1. Le fait d'enlever un cheveu à une personne ne la rend pas chauve. Pas plus que d'en enlever deux ou trois. Pas plus que le fait d'enlever un cheveu après l'autre.

2. Un grain n'est pas encore un tas de grains. Il ne l'est pas non plus d'en ajouter un deuxième ou un troisième. Donc ajouter un après un ne fait pas encore un tas de grains. L'erreur de raisonnement. - Nous citons la critique dialectique. Eubulides porte l'attention sur les éléments d'une collection (tête de cheveux, tas de grains) alors qu'il s'agit d'une question de langage.

Un grain ne fait pas encore un tas de grains, pas plus que deux, trois, quatre et ainsi de suite. Ainsi, cent, dix mille grains ne forment pas non plus un tas de grains. Où est le sophisme ? C'est-à-dire le raisonnement invalide délibérément pratiqué. Tout d'abord, on attribue à un grain la propriété de "(pas encore) un tas de grains". Ce qui est vrai. Mais on saute délibérément, avec le changement quantitatif croissant du nombre (summa ou somme) de grains mis en tas, le saut qualitatif. Trois grains, c'est déjà "un tout petit tas". Dix mille, c'est déjà un tas de grains impressionnant. Le terme "tas" comporte deux caractéristiques : 1. un nombre suffisant pour que, par rapport à un seul grain ou tout au plus quelques-uns, on puisse voir au premier coup d'œil un nombre ordonné de grains, 2. avec un saut qualitatif pour provoquer la notion de tas de grains.

Une caractéristique de la pensée dialectique existant depuis l'antiquité grecque est de prêter attention à une progression. P. Foulquié, *La dialectique*, PUF ; 1949, 64s.s., expose comment la dialectique marxiste s'intéresse à un gradient dans la mesure où des changements quantitatifs graduels (collectivement frappants) se produisent de telle sorte qu'à certains moments un saut qualitatif peut être établi. Entre autres, la glace, l'eau liquide, la vapeur d'eau, dont la température augmente progressivement, sont le résultat de tels sauts qualitatifs. L'aiguille d'une balance, lorsque le poids d'un côté augmente progressivement, saute soudainement. L'arsenic, qui subit un changement quantitatif progressif, passe du statut de médicament à celui de poison mortel. Les brimades passent d'un niveau psychologiquement négligeable, voire tolérable, à un niveau insupportable.... Un euro n'est pas encore une somme, deux, trois... pas encore non plus. Mais quatre mille euros, c'est un montant. Un million d'euros, c'est un capital.

On peut voir que pour un seul élément sur un sous-ensemble vers un ensemble universel ou total par Eubulides raisonnement sans tenir compte des sauts quantitatifs (représentés dans le langage). En attendant, on note les sauts dialectiques : élément, sous-ensemble, ensemble universel. On pense grain, tas de grains, tas de grains.

Ou encore : dans une station-service. "Combien coûte réellement une goutte d'essence, madame ?" "Un montant nul, bien sûr". "Alors, faites le plein". Comparez la goutte d'essence avec le grain d'Eubolide et "le réservoir plein" avec son "tas de grains". Là encore, le changement quantitatif s'accompagne d'un saut qualitatif (ici, le prix) qui est démenti avec mépris. En tant qu'humour, il s'agit d'une synecdoque : on dit bien "Faites couler mon réservoir plein (pour un chiffre absurde)", mais on signifie en partie avec humour que le réservoir plein implique néanmoins un prix qui tient compte du saut qualitatif (réservoir plein) (qui est la quantité en ce qui concerne l'argent).

2.10. Ce chapitre résume :

La compréhension correcte d'une question donnée ou posée et le raisonnement vers une solution - la structure de base de la logique - exigent une approche ordonnée. Toute l'histoire de la métaphysique occidentale comprend donc une série de théories de l'ordre dans lesquelles la forma, en tant que base de l'ordre et de l'arrangement, est centrale.

La pensée fait appel à un esprit désincarné. Le psychologisme, le sociologisme, le physicalisme ou le neuroscientisme restent insuffisants pour expliquer les opérations logiques. La logique naturelle pense les formes en termes d'identité totale avec elle-même et de non-identité partielle ou totale de deux formes l'une par rapport à l'autre.

La méthode comparative reste centrale. Les similitudes ou les corrélations avec des données divergentes sont représentées dans une relation. Du point de vue de la théorie des modèles, les définitions s'appliquent d'une part en tant que modèles totaux, et les tropes - métaphore, métonymie et synecdoque, d'autre part - en tant que modèles partiels. Dans tout cela, il apparaît clairement que le rôle du verbe "être" est important et que, dans l'utilisation du langage familier, les lacunes et les ambiguïtés sont compensées et clarifiées par l'ensemble du contexte dans lequel s'inscrit l'utilisation de la langue. Le raisonnement sur les données et les questions nécessite une théorie des signes. Les signes existent d'une part en vertu de leur ressemblance, comme une carte ressemble à la terre représentée, mais d'autre part aussi en vertu de leur cohérence, comme un panneau de signalisation est lié au lieu qu'il désigne.

La similitude et la cohérence se retrouvent également dans de nombreuses cultures plus anciennes, où elles sont liées au concept de "force vitale", qui est à la base de tout ce qui est

réel. En psychologie, le sens dit tropologique témoigne également de la ressemblance et de la cohérence. Par exemple, tout ce qui ressemble ou est lié à la personne aimée s'y réfère. Le concept de collection est également lié à l'ordonnement : on rassemble ce qui a des caractéristiques communes. L'ensemble de tout ce qui existe est appelé "être". Enfin, un certain nombre de sophismes apparaissent précisément parce que ou parce qu'ils ne tiennent pas compte des changements qualitatifs dans les sauts quantitatifs.